
Mères dans la violence

Linda Morisseau

Lorsque j'ai rencontré Gorana, elle venait de mettre au monde une petite fille, Sarah, qui a maintenant deux mois.

Elle connaît les gestes nécessaires pour la consoler lorsqu'elle pleure, la changer pour qu'elle se sente à l'aise. Elle reconnaît maintenant si elle pleure car elle a faim, si elle se tortille à cause de ses coliques, si elle gémit car elle est inconfortablement installée ou parce qu'elle est mouillée.

Ses deux aînées sont grandes désormais et elle a cru qu'elle pourrait se reposer et s'occuper enfin d'elle.

Mais la guerre est venue. Vukovar est tombée. Elle a été chassée avec sa famille, et son mari a été fait prisonnier par les Serbes.

Du camp de prisonniers où il se trouvait, il lui écrivait des lettres, mais ces écrits n'étaient pas des lettres à proprement parler, peu de mots s'y trouvaient inscrits. Il lui envoyait des plans d'une maison imaginée, une maison qu'il aimerait construire plus tard.

C'est à travers des détails, où étaient disposés les meubles, la cuisine qu'il avait aménagée, qu'il exprimait sa détresse auprès de laquelle les mots restaient inutiles, en projetant un avenir sur le papier à travers les traits, toujours rectilignes, précis, mesurés.

A bien y regarder, il y avait une chambre supplémentaire, la chambre d'un nouvel enfant peut-être?

Lorsqu'il est revenu du camp, son mari ne parlait pas, ne souriait plus, semblait la plupart du temps ailleurs.

Puis Sarah est arrivée, et Mladen, son père, a souri à nouveau lorsqu'il l'a regardée.

C'est pour lui que Gorana est redevenue mère, pour que la vie reprenne avec cette petite fille qui n'aura pas connu la guerre, qui restera pure des cruautés qu'ils ont vécues. "Lorsqu'elle se mariera, dit Mladen, alors moi, je pourrai mourir." C'est elle qui le maintient en vie, la flamme s'est éteinte en lui.

Printemps 1996

Vlasta, elle, vient de Bosnie. Son mari a disparu depuis deux ans. Elle n'a pas de nouvelles. Sa belle-mère vit avec elle dans ce camp de réfugiés à Zagreb.

Sa fille a désormais quatorze mois. Aucun regard ne se croisera entre les différents membres de la famille tout au long de l'entretien que j'ai eu avec eux dans la chambre commune.

C'est dans l'indifférence apparente que la petite Sandra se réveille. Elle crie sans savoir pourquoi car elle sait qu'elle n'aura pas de réponse.

Chaque question, même la plus banale, chaque évocation, éveille chez Vlasta une émotion insupportable. Elle se trouble, ne comprend pas les mots simples que j'emploie, car penser ne peut être que penser à la guerre, réveiller la souffrance, penser à son mari dont elle ne veut pas anticiper le deuil en évoquant sa mort.

En cessant de penser pour contrôler ses émotions, elle a aussi abandonné la rêverie, la rêverie nécessaire entre une mère et son enfant pour qu'ils construisent ensemble une histoire, cette histoire qui sera pour l'enfant le lien entre le passé de ses ancêtres et un avenir à construire.

Ici, la vie s'est enkystée entre un passé catastrophique et un avenir inimaginable.

Vlasta a perdu cette transparence qui permet aux mères de communiquer avec le monde de l'invisible, le temps s'est arrêté. Elle attend.

Elle est pourtant une parfaite maîtresse de maison. La chambre où vit la famille est impeccablement rangée et d'une propreté minutieuse. Le désordre est sorti de sa vie, comme le mouvement de la vie, chaque objet n'a plus qu'une place, reste figé, comme le temps qui ne se déroule plus.

La petite fille regarde le vide, personne ne lui parle. Elle ne peut exister pour elle-même car elle rappelle trop son père à son entourage.

"*Elle ressemble à son frère aîné*", dit sa mère lorsqu'on lui pose la question. Elle lui a d'ailleurs attribué le même prénom. Il s'appelle Sander, elle s'appelle Sandra. Il est son contemporain et cette ressemblance obligée la fige dans l'instant, dans une similitude avec son frère que la mère exprime en disant qu'elle ne leur trouve pas de différence. Aucune référence au passé qui pourrait lui permettre de s'imaginer l'avenir ne vient accompagner cette enfant abandonnée dans une solitude étrange.

Parfois Vlasta a envie de vivre, de sortir du camp, d'aller danser, mais sa belle-mère la rappelle rapidement à son devoir de mère et d'épouse dans l'attente du mari disparu. Elle l'oblige ainsi à la mémoire, mémoire en même temps impossible car elle l'oblige à cesser de vivre, en restant ainsi suspendue. Elle prend alors vite un balai pour que la chambre soit propre, désespérément propre. Elle nous avoue parfois, en l'absence de sa belle-mère, qu'elle préférerait savoir son mari mort plutôt que cette attente insupportable.

Suzanna a cinquante cinq ans. Elle est grand-mère. Avec son mari, ils avaient pris une retraite bien méritée après avoir élevé et nourri quatre enfants. Avec la guerre, sa fille s'est effondrée, ses garçons sont partis sur le front, son mari est mort.

Lorsque Suzanna entre dans la chambre, le bébé qui dormait dans les

bras de sa mère déprimée, se réveille soudain, sentant la présence de sa grand-mère, pour répondre immédiatement aux sourires qu'elle lui adresse.

Chaque jour, Suzanna tricote, elle coud, elle va et vient sans cesse pour trouver la nourriture, pour nourrir, protéger ses enfants, petits-enfants, son mari, ses parents.

Le silence accompagne les journées ou alors les récits répétés de la guerre, identiques, descriptifs, comme un film qui se déroule invariablement sous leurs yeux, un film que tout le monde connaît puisqu'il appartient à la guerre et l'expérience commune qu'ils ont vécue, une histoire qui vient de l'extérieur mais qui les envahit sans cesse, une histoire sans commentaire puisqu'elle existe par elle-même, sans recul, sans modification, sans interprétation qui pourrait lui donner un sens et qui la maintiendrait à distance, juste comme un film qui ne susciterait plus d'émotion.

Suzanna s'accroche à la vie de chaque jour, aux gestes quotidiens qui emplissent sa vie, pour ne pas mourir, ne pas penser à la Bosnie, aux forêts, aux rivières si familières qui la font pleurer. Elle veut oublier ce passé et la culture de son pays. Sa fille est institutrice et travaille dans le camp de réfugiés. Elle me dit, lorsque je la questionne sur les contes et les légendes de Bosnie qu'elle pourrait raconter aux enfants, qu'ils n'existent pas, qu'elle ne s'en souvient pas, ou plutôt qu'elle a le sentiment, simplement, qu'elle doit aider les enfants à oublier le pays d'où ils viennent et leur culture d'origine...

Christina vient d'apprendre la mort de son frère. Elle crie, elle est seule désormais avec ce fils qui l'encombre et qui se colle à elle. Elle n'a pas de mots pour exprimer sa détresse lorsque je m'approche d'elle dans ce grand gymnase aménagé avec des matelas au sol et qui reçoit les flots de réfugiés. Puis les sanglots se font plus lents, la voix revient, Christina balbutie quelques paroles. Son fils s'éloigne, va jouer avec d'autres. Il n'a plus besoin de protéger sa mère maintenant que nous sommes là. Christina le suit du regard, effrayée lorsqu'elle ne le voit plus. Elle croit encore que c'est lui qui est perdu sans elle.

Esther, elle, a 24 ans. Elle vient d'Angola. C'est à Colombes, à la maternité de l'hôpital où je consulte chaque semaine comme psychiatre, psychanalyste que je la vois. Elle est enceinte pour la première fois d'un bébé d'à peine deux mois.

Elle a fui un régime politique qui persécutait sa famille qui appartient au parti d'opposition au régime. Elle a été violée, a assisté au massacre de ses amis, aux tortures. Chaque fois qu'elle vient, elle tient, serré contre elle, le dossier blanc qui lui permettra, peut-être, de trouver une identité, ce dossier blanc où elle rassemble les papiers nécessaires à l'obtention du statut de réfugiée politique.

Durant plusieurs mois, je reçois Esther qui reste silencieuse, souvent en retard ou très en avance avec sur le visage une expression d'indifférence apparente, elle reste ainsi repliée sur elle-même, sans mots pour exprimer la détresse, le vide, l'effondrement intérieur. Parfois, la vivacité de son regard laisse percevoir l'intelligence, regard qui se détourne aussitôt,

devient absent pour se replier en elle-même. Son enfant, elle n'en parle pas sinon pour s'inquiéter de ses besoins matériels à venir.

Comment payer nourriture, vêtements pour cet enfant? A Colombes, elle vit seule, son ami, père de son enfant, lui aussi sans papiers, est reparti en province.

Alors que sa grossesse progresse, que l'enfant commence à se manifester en elle, elle est accueillie dans un centre maternel. Progressivement, elle se redresse, son corps se délie, sa tête retrouve son port lorsqu'elle allonge le cou. Elle commence alors à parler, me raconte son histoire, étonnée que je la découvre comme si je devinais ses pensées tellement je faisais partie encore d'elle. Elle a quitté son dossier blanc. Elle peut enfin parler du bébé qui vient. *"Bientôt je serai deux". "Cet enfant, ce sera le souvenir de mon pays, le souvenir de mon enfance heureuse"* me dit-elle en m'accordant enfin un large sourire.

Lorsqu'elle a commencé à se sentir plus entourée, plus rassurée, qu'elle a pu m'accorder sa confiance, Esther a commencé à se transformer, comme sans doute aussi la grossesse et l'enfant transforment chaque femme qui devient mère.

Parmi ces femmes meurtries, blessées, en rupture, il m'a semblé qu'Esther avait donné à son enfant plus de chances que d'autres parce qu'elle s'est sentie moins détruite, valorisée par les causes qu'elle défendait, parce qu'elle ne fait pas l'objet d'une épuration ethnique, qu'elle ne sent pas sa culture rejetée. Elle en parle et elle en est fière. Elle défend la liberté, la tolérance qu'on peut trouver dans son pays face à la misère, la présence de la famille. Elle a gardé l'estime d'elle-même.

Mais pour Gorana, Vlasta et d'autres, comment retrouver les liens brisés? Ces mères déchirées, fracturées ont perdu la colonne qui les soutenait. Comment peuvent-elles alors porter leur enfant?

Elles reconstruisent d'abord leur enveloppe au sens le plus concret du terme. Elles repeignent les murs du lieu modeste où elles vivent, trouvent une vieille moquette qu'elles rénovent. Elles veulent aussi retrouver la dignité qui fait l'homme.

Lorsqu'un jour, quittant une famille de réfugiés bosniaques qui m'avaient raconté leur histoire, je leur ai demandé ce qu'ils souhaitaient que je dise en France à mon retour, le grand-père d'un pas lent, courbé par le poids des années et de ce qu'il avait vécu, s'approcha de moi et avec un sourire triste me dit: *"Dites leur que nous n'étions pas pauvres!"*

Ces tissages pour Goranna, ces murs redessinés pour Mladen ou repeints pour Vlasta, ce dossier si précieux pour Esther, sont la première enveloppe nécessaire pour permettre à l'être humain de retrouver sa vie intérieure et sa dignité d'homme.

Les enfants, si dépendants des parents, se souviendront toujours de l'humiliation vécue par leur famille.

Les mères, elles, savent que chaque jour est important, que chaque fil tissé permet le suivant, c'est pour cela qu'elles tricotent. Mais ce tricot doit prendre un sens. Ils ont perdu ce sens pour les femmes de Dubrovnik qui vendaient leurs napperons de crochet et se sont vues progressivement refuser ces ouvrages venus submerger un marché saturé car l'intérêt pour Dubrovnik s'est émoussé et les besoins en napperons se sont épuisés.

Quant à Esther, son dossier blanc a pu prendre sens avec le combat pour la liberté de penser, pour la réinscrire dans la vie avec son enfant qui, en partageant ses rêves, pourra se développer.

C'est en écoutant leur histoire, en étant cette enveloppe, en repensant la violence, la dépression ou l'indifférence qu'ils reçoivent, que les psychiatres et les psychologues peuvent contribuer à soutenir ces réfugiés. Mais ce travail psychologique difficile va de pair avec la reconstruction des murs détruits, des jardins d'enfants, dans la réalité, dans une collaboration entre psychiatres, psychologues, médecins et architectes, afin que les murs psychiques se reconstruisent, étape première pour rétablir la capacité à penser. En donnant naissance à l'enfant, la femme qui devient deux se transforme et devient mère.

Elle tisse alors les premiers fils qui font les liens entre ce monde si bruyant et le silence de l'éternité. Par l'enfant elles donnent sens à la vie, si elles peuvent penser le monde alors que les hommes commenceront à expliquer la guerre. Mais la mère peut aussi continuer l'absence, le vide, car être mère ne va pas de soi.

En étant simplement, un moment, par leur présence attentive, cette enveloppe, nos équipes peuvent permettre à l'unité mère-enfant d'être protégée et participer à la reconstruction du tissu social.

Mais tant qu'ils n'auront pas pu penser cette guerre, tant qu'ils ne pourront pas penser la haine, la violence, l'indifférence, tant que l'issue de la guerre avec un éventuel retour et surtout la possibilité d'imaginer l'avenir ne sera pas possible, ce travail ne pourra pas porter ses fruits, il restera comme en réserve. Tant que les hommes ne pourront pas expliquer la guerre, les femmes continueront leur tricot, sans sens, le défaisant sans cesse pour le refaire et tromper ainsi l'attente.

Linda Morisseau est psychiatre et psychanalyste à l'Institut interdépartemental Théophile Roussel de Montesson.